



TITRE: « LES FÉMINAZIS C'EST LES PIRES » : AUTOPSIE LANGAGIÈRE ET ENJEUX SOCIAUX D'UNE INJURE ANTIFÉMINISTE

AUTEUR: ALBIN WAGENER (UNIVERSITÉ RENNES 2/INALCO)

REVUE: *CIRCULA*, NUMÉRO 15 : *REGARDS LINGUISTIQUES SUR LES MOTS POLÉMIQUES*

DIRECTRICES: GENEVIÈVE BERNARD BARBEAU (UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES) ET NADINE VINCENT (UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE)

ÉDITEUR: LES ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ DE SHEBROOKE

ANNÉE: 2022

PAGES: 97 - 121

ISSN: 2369-6761

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/19981](http://hdl.handle.net/11143/19981)

DOI: [HTTPS://DOI.ORG/10.17118/11143/19981](https://doi.org/10.17118/11143/19981)

« Les féminazis c'est les pires » : autopsie langagière et enjeux sociaux d'une injure antiféministe

Albin Wagener, Université Rennes 2/INALCO
albin.wagener@gmail.com

Résumé : L'objectif de cet article est de proposer une étude de la circulation du mot *féminazi* et des représentations qu'il convoque, et ce, au moyen d'une étude de corpus en ligne. Constitué de textes médiatiques et de commentaires issus des réseaux sociaux, ce corpus permet d'obtenir une cartographie complète et variée afin de mieux comprendre les contextes d'utilisation de *féminazi*. Adoptant une approche croisant analyse de discours et humanités numériques, ce travail sur la violence langagière s'appuie sur la statistique textuelle, l'énonciation et l'argumentation, et est enrichi par l'introduction d'un corpus de mèmes, signes graphiques et textuels utilisés et produits en ligne afin de proposer des commentaires sur des sujets de société.

Mots-clés : Féminazi, analyse de discours, étude de corpus, humanités numériques, violence verbale, mèmes

Abstract: The aim of this paper is to propose a study of the circulation of the word *feminazi* and the social representations it conveys. In order to do this, a corpus is studied, made up of media texts and comments from social networks, in order to obtain a cohesive and diverse approach to better understand the contexts of use of the word. With an approach combining discourse analysis and digital humanities, this work on language violence is informed by textual statistics, as well as an approach based on argumentation. Furthermore, this paper is also enriched by the introduction of a corpus of memes – these graphic and textual signs used and produced online to provide commentary on social issues.

Keywords: Feminazi, discourse analysis, corpus studies, digital humanities, verbal violence, memes

1. Introduction

Terme désormais classique dans la culture des réseaux sociaux, le mot *féminazi* est devenu une invective régulièrement pratiquée par les opposants au féminisme. Hérité de l'animateur radio conservateur Rush Limbaugh, qui a précisément donné naissance au mot dans une optique polémique, l'expression est apparue dans les années 1990 avant de se faire une place au soleil au sein des communautés conservatrices qui jugent le féminisme comme une menace face à une certaine vision de l'ordre social et culturel. Le présent article a pour objectif d'étudier le terme *féminazi*, notamment en lien avec les usages numériques et les controverses qui ont notoirement lieu dans des espaces comme Twitter, pour ne donner qu'un exemple (Cole, 2015 ; Rodriguez-Sanchez, Carillo-de-Albornoz et Plaza, 2020). J'y aborderai la manière dont ce terme polémique et problématique se retrouve intégré à une certaine version de la culture populaire en ligne (Veale et Butnariu, 2010 ; Singh, 2018), tout en s'inscrivant dans une longue tradition antiféministe (Descarries, 2005 ; Dupuis-Déri, 2012).

Des données textuelles, qui s'inscrivent dans la dynamique du web 2.0 stimulant et modifiant les interactions sociales, ont été rassemblées afin de constituer un corpus polymorphe. Pour ce faire, j'ai mis à profit des outils de constitution de corpus, de visualisation des données et d'analyse de discours outillée. Cette approche est complétée par une analyse de mêmes (Shifman, 2013 ; Gal, Shifman et Kampf, 2016) qui portent sur le terme *féminazi*, dans une dimension postdigitale (Andersen, Cox et Papadopoulos, 2014). L'approche se veut à la fois discursive et argumentative afin de saisir à la fois les particularités des dispositifs socionumériques et la circulation des critiques face aux mouvements féministes qui souhaitent proposer des modèles politiques et sociaux en rupture avec les inégalités existantes (Moi, 2006).

2. Une analyse systémique des discours appliquée à un contexte postdigital

Le positionnement théorique et conceptuel de ce travail s'inscrit en analyse de discours systémique, dans la mesure où celle-ci permet d'appréhender la complexité du discours en tant que phénomène à la fois sémiotique et social relié à un ensemble d'enjeux divers. Tout d'abord, l'analyse de la circulation de l'insulte *féminazi* doit être envisagée comme une manifestation évidente de violence verbale ; en ce sens, cette analyse s'inscrit dans la mouvance des études sur les discours de haine (Moïse *et al.*, 2008 ; Lorenzi Bailly et Moïse, 2021), telles que mises en application au sein du groupe de recherche DRAINE¹. Au sein de la nébuleuse des discours de haine, je souhaite plus précisément prendre appui sur les travaux qui portent sur la violence verbale. Ainsi, la circulation de l'insulte ne doit jamais être déconnectée du contexte d'énonciation – et, plus largement, de l'environnement interdiscursif :

1. Haine et rupture sociale : discours et performativité (<https://groupedraine.github.io/index.html>)

Puisque tout discours ne vise pas nécessairement à convaincre ou à persuader, il faut d'abord envisager les différentes formes de l'insulte (de la plus « policée » à la plus explicite, soit la plus « brute ») selon les genres de discours où elle s'exerce, voire selon les genres de discours qui lui accordent une place non négligeable ou ceux où la violence est en quelque sorte constitutive (Rosier, 2012 : en ligne).

Le cas du terme *féminazi* entre exactement dans cette catégorie ; cela est d'autant plus pertinent qu'il intervient dans un contexte de circulation de qualifications péjoratives qui se retrouvent particulièrement exacerbées au sein des réseaux sociaux ou des *boards*, où la constitution de communautés d'intérêts (Herring, 2013) peut entraîner des polarisations excessives et, donc, des affrontements.

Mais *féminazi* n'est pas une insulte comme une autre : elle intervient dans un contexte tout à fait spécifique, qui permet l'essor de discours antiféministes particulièrement vigoureux, entre crise de la masculinité (Dupuis-Déri, 2012) et antiféminisme dit ordinaire, comme le décrit Francine Descarries : « aussi loin que l'on puisse en retrouver la trace, l'antiféminisme a été un compagnon constant de l'histoire du mouvement des femmes et la courbe de ses manifestations a suivi celle des avancées de la lutte des femmes » (2005 : 142). Cependant, au sein des espaces numériques, les manifestations de cet antiféminisme ordinaire revêtent des formes particulièrement exacerbées, qui encouragent une rhétorique du *trolling* qui peut virer au harcèlement (Cole, 2015) et à la mise en place de phénomènes de meute particulièrement inquiétants (Wagener, 2017) – tout comme l'espace du web 2.0 permet également aux femmes victimes de discours antiféministes, par exemple, de constituer des communautés qui témoignent des violences verbales ainsi subies (Wagener, 2019).

Depuis plusieurs années maintenant, les manifestations de l'antiféminisme ont été considérablement bouleversées par les affordances et dispositifs des communautés en ligne, et rejaillissent donc sur des comportements hors-ligne. Je prends donc appui sur la théorie postdigitale, selon laquelle il serait illusoire de délimiter des frontières entre mondes « numérique » et « non numérique » (pour le poser simplement), et cette absence de frontières implique des interactions constantes qui bouleversent nos modèles de société, notre organisation politique et nos rapports aux médias (Pepperell et Punt, 2000 ; Cramer, 2015). Ainsi, « [l]a postdigitalité recherche à la fois l'agentivité du bricolage en s'émancipant de l'idéologie totalitaire de l'innovation, mais aussi la mise en réseau en dehors du capitalisme du big data » (Andersen, Cox et Papadopoulos, 2014 : 5).

En ce sens, et pour clore cet exposé du cadre théorique, il convient également de rappeler que l'insulte *féminazi* a déjà fait l'objet de plusieurs travaux qui l'ont mise notamment en lien avec les agendas politiques des milieux conservateurs (Olson et LaPoe, 2017), la profusion d'insultes faisant référence au suffixe *-nazi* (Horan, 2019) et, bien sûr, les tensions qui animent les incarnations du féminisme dans une société où se côtoient les dispositifs du web 2.0 et les contraintes postdigitales. Comme le précise Sophie Barel, auteure d'une étude analogique entre le terme *féminazi* et la figure de la sorcière, « cette figure de la féminazi pourrait même être le pendant numérique de la sorcière contemporaine » (2019 : en ligne).

3. Méthodologie d'extraction des données

Le but de cette étude est d'analyser un corpus de textes recueillis sur les plateformes numériques. Dans cette optique, ma proposition épistémologique s'articule à un positionnement méthodologique qui mêle analyse de discours systémique outillée, sur une base lexicométrique statistique, et humanités numériques. Ce positionnement intervient dans une tension féconde mais constante entre analyse linguistique et sémantique des textes et des discours, d'un côté, et constitution et mise en étude de jeux de données et de leur interprétation statistique, de l'autre – l'ensemble se retrouvant médié par les enjeux de la constitution des corpus :

Si la constitution de corpus numériques semble être la voie privilégiée pour accéder aux sens produits et circulants [...], il reste encore de nombreuses strates d'analyse de ces « humanités numériques », au premier rang desquelles la constitution d'une sémantique du discours, et des pratiques qui informeraient sur les processus de construction du sens dans ces nouveaux espaces (Longhi, 2017 : 8).

C'est dans ce moment scientifique spécifique que se situe cette étude qui, prenant appui sur la théorie sociale du corpus (Baker 2006), envisage la constitution de corpus comme nécessitant un retour éclairé et utile vers la société. Ainsi, je choisis d'analyser le corpus afin d'accéder aux discours qui l'animent à travers un accès aux traits signifiants (Barbazan, 2011) permettant une analyse quantifiée des représentations (Bendinelli, 2011).

Ainsi présentée, la problématique est accompagnée d'une méthodologie de recherche spécifique. D'abord, afin d'étudier la circulation du terme *feminazi* dans des contextes relativement polymorphes, une identification puis une sélection des sources a été nécessaire. Afin de procéder à cette extraction textuelle, j'ai effectué ce que l'on appelle une requête booléenne, qui permet d'obtenir des résultats suffisamment précis sur les moteurs de recherche des sites internet². J'ai procédé à l'extraction de données textuelles à partir de trois types de sources :

- Les médias traditionnels (articles de presse ou de magazine) ;
- Les réseaux sociaux (notamment les commentaires publiés sur Facebook et sur YouTube) ;
- Les pages encyclopédiques qui informent sur le terme.

Certaines sources n'ont pas pu être utilisées, notamment le *board* Reddit (en raison d'un manque évident de contenu textuel sur la question) ou encore le réseau social Twitter (dans la mesure où la majorité des résultats pour le terme *feminazi* était en langue espagnole, alors que je me focalise sur une utilisation de l'injure en langue française).

2. Pour cet article, la requête booléenne a été la suivante : «*feminazi*» OR «*féminazi*» OR «*feminazis*» OR «*féminazis*» OR «*feminazie*» OR «*feminazies*» OR «*féminazi*» OR «*féminazis*».

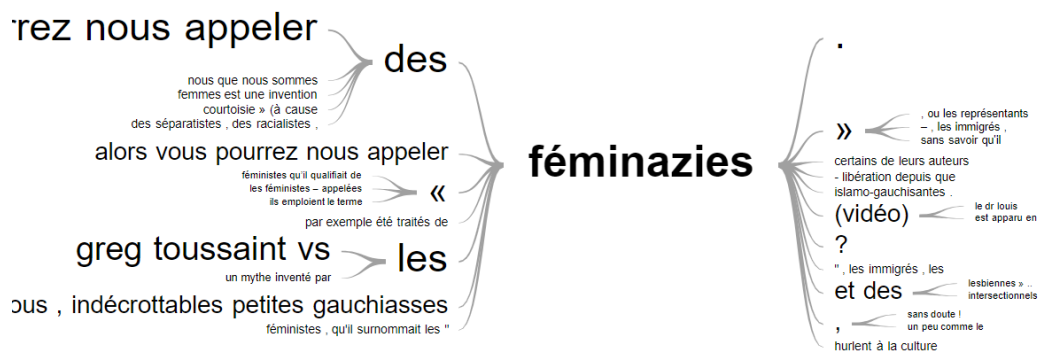


FIGURE 3. SEGMENTS CARACTÉRISTIQUES DU TERME *FÉMINAZI* PAR MEDIACLOUD DANS LA PRESSE GÉNÉRALIS-TE

Pour terminer, la visualisation des segments caractéristiques liés à la circulation du terme *féminazi* dans la presse généraliste ne fait que confirmer la nature du climat de son écosystème interdiscursif, qui allie antiféminisme et offensive contre la gauche de manière plus générale. On y croise des suites lexicales comme *indécrottables petites gauchiasses*, *racialistes*, *islamo-gauchisantes*, *les immigrés* et autres segments caractéristiques. Ces derniers sont d'ailleurs particulièrement révélateurs non pas des cibles de l'injure en question, mais plutôt de ceux qui la profèrent : comme l'ensemble est particulièrement lié à des violences verbales contre la gauche et le contexte plus général de l'immigration et de l'islam, on détecte aisément une utilisation du terme *féminazi* par des énonciateurs qui se positionnent à la droite de l'échiquier politique, dans une mouvance plus conservatrice que progressiste.

4.2. *Iramuteq et l'analyse lexicale du corpus*

Afin d'approfondir l'analyse des occurrences du terme *féminazi* dans des contextes natifs concernant les environnements numériques, j'ai retenu les articles les plus partagés sélectionnés par Mediacycloud et les publications que Crowdtangle classait comme ayant généré le plus d'engagement sur les réseaux sociaux, soit le plus de vues, de commentaires et de réactions de la part des utilisatrices et utilisateurs, notamment pour Facebook ; pour YouTube, c'est le moteur de recherche inhérent à la plateforme qui a permis de classer les vidéos par nombre de vues. Sur cette base, un corpus constitué des textes suivants a pu être délimité, totalisant 29 652 occurrences lexicales et comprenant 4 336 formes récurrentes :

- Encyclopédique (discours de type encyclopédique ou dictionnaire) :

Wikipédia, définition du terme *féminazi*⁸

- YouTube (discours de type vernaculaire) :

100 commentaires publiés à la suite de la vidéo de Stéphane Edouard sur les féminazis⁹

100 commentaires publiés à la suite de la vidéo de Kriss Papillons sur les *social justice warriors* (« combattant pour la justice sociale »)¹⁰

100 commentaires publiés à la suite de la vidéo de Psyhodelik sur la *cancel culture*¹¹

- Facebook (discours vernaculaire) :

Publication de la page *Antiféminisme* sur les mutilations

Publication de la page *Antiféminisme* sur l'affaire Marvel Fitness

Publication de la page *Antiféminisme* sur le taux d'ingénieures au Maghreb

Publication de la page *Antiféminisme* sur les diktats sexuels d'Arte

Publication de la page *Antiféminisme* sur les syndromes de la féminazie

Publication de la page *Antiféminisme* sur un article du magazine *Au Féminin*

- Blogues (discours informé, de type descriptif et argumentatif) :

Territoires de la Mémoire sur les féminazis¹²

Le Medium de Sophie Barel sur les féminazis¹³

- Revue (discours informé par les sciences sociales) :

En Marges, article de Sophie Barel sur les féminazis¹⁴

8. <https://fr.wikipedia.org/wiki/F%C3%A9minazi>

9. <https://www.youtube.com/watch?v=JGUNOAewnm4>

10. <https://www.youtube.com/watch?v=kSZXCkvOa4o>

11. <https://www.youtube.com/watch?v=KDKSsjx3FNw>

12. <https://www.territoires-memoire.be/aide-memoire/aide-memoire-92/d-hyst%C3%A9rique-%C3%A0-f%C3%A9minazie%20-les-ressorts-de-la-disqualification-de-la-pathologie-%C3%A0-l-insulte.html>

13. <https://sbarel.medium.com/qui-est-la-f%C3%A9minazi-167b1662ccd6>

14. <https://enmarges.fr/tag/feminazi/>

- Médias (discours informé, de type descriptif et argumentatif) :

Respect Mag, article de Théo Lebouvier¹⁵

Slate, article d'Aude Lorriaux¹⁶

Libération, article d'Interzones¹⁷

Le corpus est constitué de 16 textes distincts découpés pour Iramuteq, soit 9 blocs de commentaires (300 issus de YouTube et 300 de Facebook) et 7 articles. Dans une optique de variation des données (Garric, 2012), ce corpus rassemble des sources différentes afin de proposer une cartographie suffisamment hétérogène des environnements interdiscursifs au sein desquels circule le terme *féminazi*. Cette hétérogénéité est capitale : elle fournit suffisamment d'informations sur les contextes d'énonciation et les orientations sémantiques du terme *féminazi*, de même que sur les positionnements énonciatifs qui conditionnent son emploi (par exemple, entre un commentaire sur un réseau social et un article sur un blogue, des différences notables sont susceptibles d'émerger).

Grâce à Iramuteq, une première visualisation rend compte d'un réseau de cooccurrences lexicales permettant de comprendre la manière dont les termes se retrouvent interreliés dans le corpus. Cette analyse de similitudes donne à voir, en première lecture, un ensemble d'éléments distincts.

15. <https://www.respectmag.com/feminazi-aux-origines-de-linsulte/>

16. <http://www.slate.fr/story/107273/feminazi-feministes-nazies>

17. https://www.liberation.fr/debats/2019/11/29/feminazies_1766375/

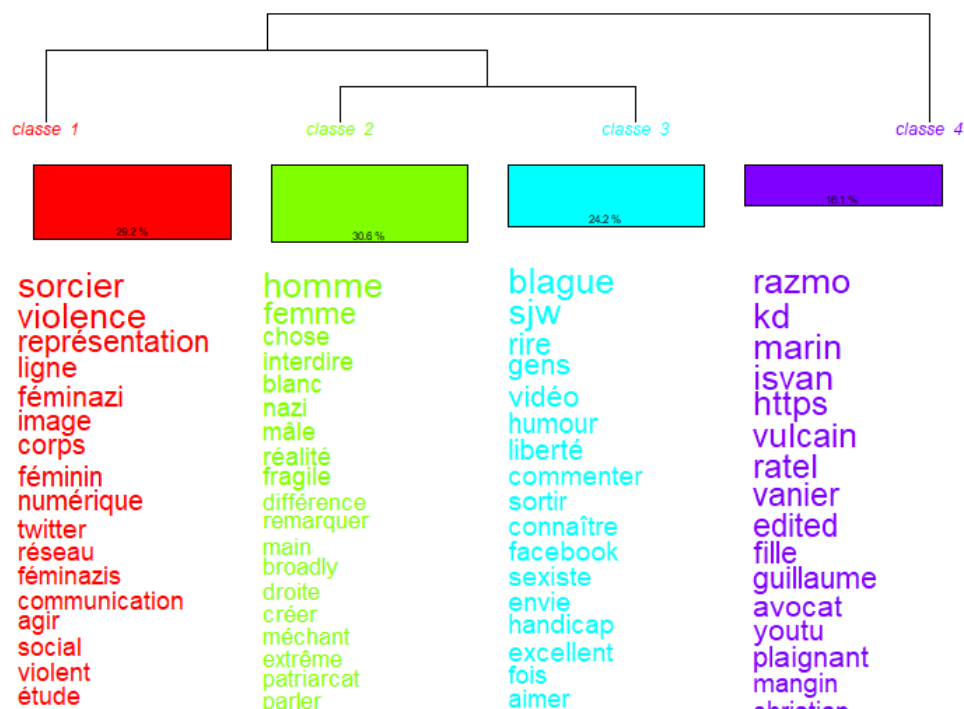


FIGURE 5. DISTRIBUTION PAR DENDROGRAMME DE LA MÉTHODE REINERT DU CORPUS *FÉMINAZI* PAR IRAMUTEQ

Cette distribution, qui constitue l'un des points forts du logiciel Iramuteq, permet un découpage en quatre classes thématiques, ce qui facilite la partition corpus en grands ensembles statistiques lexicaux afin de visualiser la cooccurrence régulière de certains termes au sein des textes :

- La classe 4, première à être isolée par le logiciel, est composée d'éléments liés aux dispositifs des réseaux sociaux qui permettent la publication des commentaires : on y voit ainsi un certain nombre de pseudonymes ou encore de termes liés au contexte du web 2.0. En se positionnant à part, cette classe met en relief un contexte d'énonciation sociotechnique.
- La classe 1 met en exergue des éléments d'explication de l'emploi du terme *féminazi*, notamment avec une comparaison emblématique avec l'image de la sorcière : cette classe permet d'expliquer le terme et son contexte d'utilisation social, politique et discursif.
- La classe 2, la plus importante du corpus en matière de fréquences lexicales (un peu plus de 30 %), met l'accent sur le rapport entre hommes et femmes et semble mettre en lumière les tensions sociales et relationnelles qui sous-tendent la circulation du terme *féminazi*.
- La classe 3, enfin, véritable classe-sœur de la classe 2 du point de vue de sa distribution, met en exergue une forme de dédramatisation de l'utilisation du terme sous le couvert de justifications humoristiques et dans un contexte marqué concernant les réseaux sociaux – l'humour constituant un marqueur justificatif préférentiel de l'*alt-right*, comme l'a démontré un récent rapport européen (Fielitz et Ahmed, 2021).

Si une telle distribution mérite d'être approfondie, elle donne des indications éclairantes sur la manière dont les thématiques, associées au positionnement de certains termes lemmatisés, s'articulent au sein du corpus.

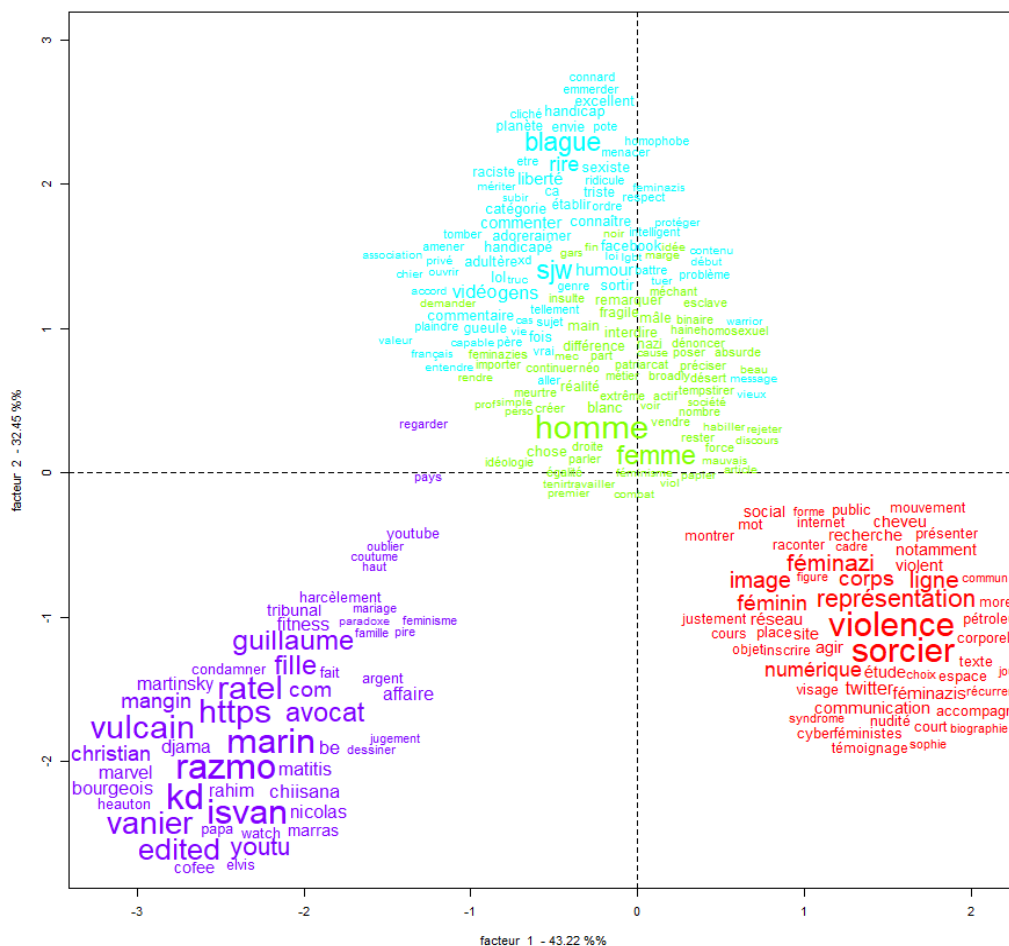


FIGURE 6. ANALYSE FACTORIELLE DE CORRESPONDANCES DU CORPUS FÉMINAZI PAR IRAMUTEQ

Pour compléter cette articulation, Iramuteq propose, via l'analyse factorielle de correspondances, de visualiser les rapports de proximité entre les classes précédemment délimitées. Les classes-sœurs 2 (rapports hommes-femmes) et 3 (justification humoristique), en haut, se retrouvent clairement reliées. De surcroît, au centre du graphe, ce sont les termes *homme* et *femme* qui interviennent en premier, ce qui peut laisser penser que le discours de l'antiféminisme est potentiellement nourri par une remise en question des relations hétéronormatives par les féministes qualifiées de féminazies. La classe 4 (en bas à gauche, à propos du contexte des dispositifs numériques) se retrouve plutôt isolée, ce qui est compréhensible étant donné son contenu. La classe 1 (dimension explicative de

l'insulte *féminazi*), enfin, se positionne également en autonomie par rapport aux classes 2 et 3, en bas à droite du graphe. Cependant, chacune de ces classes dispose également de caractéristiques spécifiques qui sont plus ou moins représentées en fonction des types de sources.

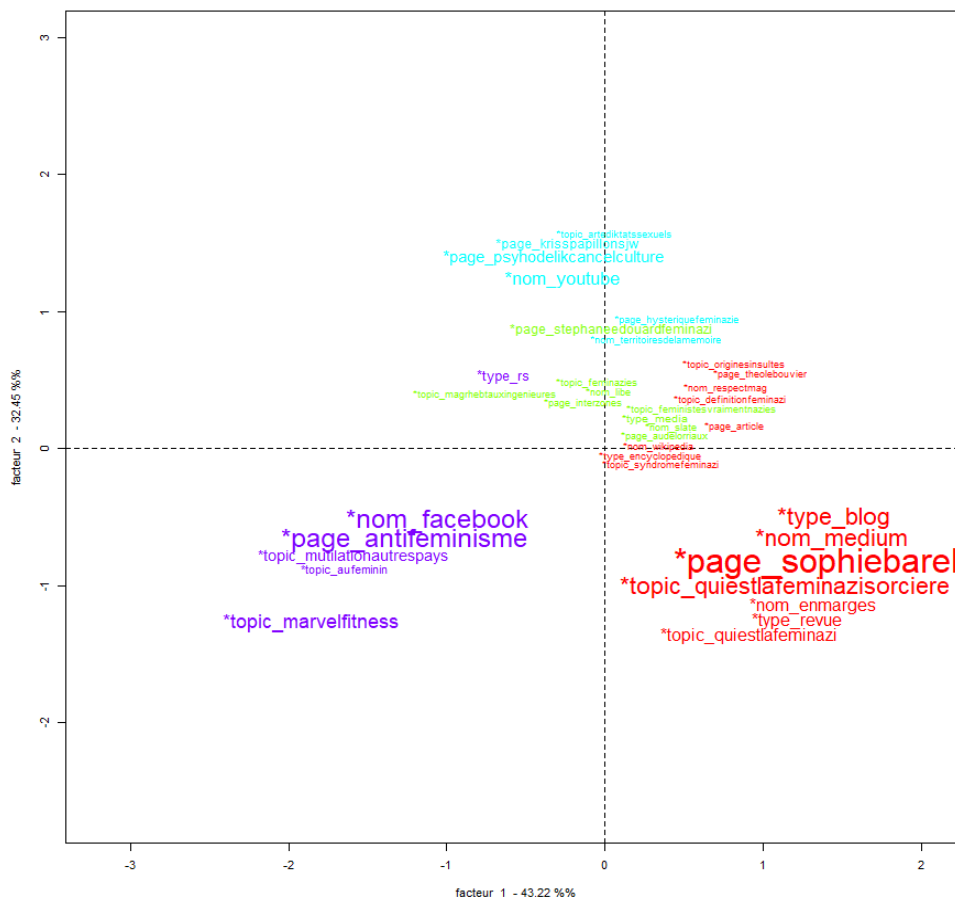


FIGURE 7. ANALYSE FACTORIELLE DE CORRESPONDANCES DES VARIABLES DU CORPUS *FÉMINAZI* PAR IRAMUTEQ

Grâce à ce graphe, on distingue une répartition préférentielle assez nette de certains réseaux sociaux ; les commentaires sur la justification humoristique semblent plus prééminents sur YouTube. D'un autre côté, les articles de blogue ou de magazine qui tentent d'expliquer les contextes d'utilisation du terme *féminazi* sont, quant à eux, plutôt cantonnés à la classe 1. Plus largement, les réseaux sociaux, bien que leurs spécificités soient surreprésentées en classe 4, se retrouvent très proches des classes 2 et 3 pour ce qui est du positionnement dans l'analyse factorielle de correspondances.

4.3. Textes et mèmes

Afin de mieux saisir la pertinence des premières analyses statistiques proposées par Iramuteq, il est important d'effectuer une opération de retour au corpus, la seule qui permet d'interpréter et de comprendre les matérialités linguistiques et leurs contextes d'énonciation, ce que le logiciel seul ne peut pas faire. En ce sens, l'utilisation d'outils d'analyse numérique ne saurait se substituer à une analyse linguistique à la fois discursive et argumentative. Dans cette optique, je souhaite plus particulièrement observer l'utilisation du terme *féminazi* du point de vue strictement textuel, puis la comparer avec son utilisation en contexte mémétique, c'est-à-dire au sein de productions icono-textuelles typiques des univers numériques, qui proposent un concentré d'argumentation sur un sujet spécifique (Shifman, 2013).

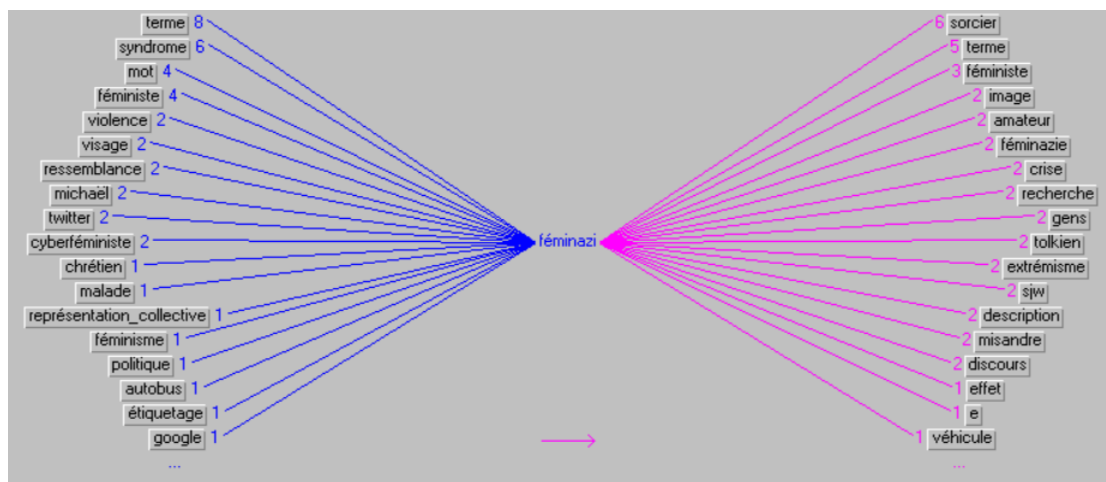


FIGURE 8. ANALYSE DE L'ENVIRONNEMENT NARRATIF DU TERME *FÉMINAZI* PAR TROPES

Une première visualisation de l'environnement textuel du terme *féminazi* peut être produite par le logiciel Tropes. Il convient de noter que Tropes fonctionne selon le principe des catégorisations sémantiques prédéfinies (ce qui n'est pas le cas d'Iramuteq) qui certes limite l'interprétation des résultats, mais permet néanmoins d'obtenir des informations complémentaires sur le corpus. En ce sens, il est intéressant de noter que Tropes distingue les termes *féminazi*, *féminisme* et *féministe*, mais sépare également *féminazi* de *féminazie*. Cependant, malgré ces limites, il est possible de retrouver ici certains des termes déjà isolés à travers l'étude permise par Iramuteq.

Au sein du corpus, on retrouve un ensemble de spécificités lexicales qui sont illustrées à travers les exemples suivants, dont les occurrences sont reproduites sans altération ni correction orthographique :

(1) et le terme « féminazi » leur va très bien. En effet et en réalité, ces ayatollahs qui prétendent défendre le féminisme

(2) si c'est un discours féministe ou féminazi, c'est de remplacer « les hommes » par autre chose

(3) Les feminazies sont des cinglées obscédées par la haine anti homme

(4) les gens qui se sentent visés quand ça parle mal des feminazis, c'est peut-être que ce sont vraiment des feminazis

(5) Pour moi les feminazis sont des personnes accrochant réellement à l'idéologie féminisme, le féminisme ne cherche pas l'égalité. Si quelqu'un veut l'égalité ce n'est pas vers le féminisme qu'il faut se tourner

(6) Il faudrait vraiment calmer toutes ces idéologies portées à l'extrême... Le féminisme, le véganisme antiséciste

(7) Le féminisme met pourtant les choses au clair... Nazisme de la pensée l'extrémisme du féminisme... Mais les critiquer est interdit ? Non mais on va où la ?

(8) Les feminazies ne sont pas des féministes. Le féminisme croit en l'égalité des droits pour tous, le féminisme nous fait juste passer pour des gens stupides

(9) il semblerait que la féminazi, c'est un peu une sorcière des temps modernes

(10) Les féminazis n'empêcheront pas les hommes d'être des hommes

(11) Les féminazis ont une faible estime d'elles-mêmes. Les féminazis sont souvent intolérantes aux opinions divergentes chez les autres. Les féminazis ont du mal à réfléchir, à communiquer intelligemment, et ont besoin de se victimiser pour exister.

Ces extraits sont particulièrement éloquentes, car ils montrent un amalgame entre féminisme et féminisme en général. De surcroît, les énoncés soulignent l'impression de mise en danger des hommes par ceux qui produisent ces énoncés (*ayatollahs, remplacer les hommes, haine anti homme, pas l'égalité*), tout en assimilant le féminisme à un ensemble d'autres causes progressistes qui proviennent du même camp politique (par exemple, le véganisme et l'antisécisme dans l'extrait 6).

Ces spécificités argumentatives peuvent être confirmées par la circulation d'autres formes communicationnelles sur les plateformes numériques : c'est le cas des mèmes, qui permettent d'allier antiféminisme (Bard, Blais et Dupuis-Déri, 2019) et construction d'argumentaires collectifs (Gal, Shifman et Kampf, 2016). Véritable nouveau langage, les mèmes permettent de fournir un concentré communicationnel plurisémiotique qui évoque à la fois des états cognitifs et affectifs, et un potentiel

argumentatif qui repose souvent sur l'utilisation de références à la culture populaire comme support visuel (Wagener, 2020). Dans ce cas de figure, on distingue plusieurs déclinaisons mémétiques liées à la critique des féministes et à leur caricature en *féminazi*.

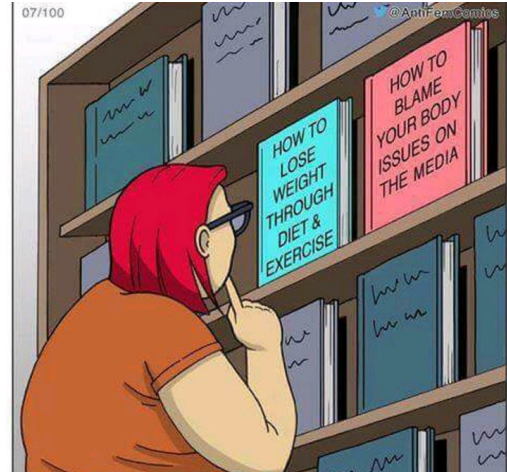


FIGURE 9. MÈMES LIÉS À L'EXPLOITATION APPARENTE DE CONTRADICTIONS DANS LE DISCOURS FÉMINISTE



FIGURE 10. MÈMES LIÉS À L'ANALOGIE IMMÉDIATE ENTRE NAZISME ET FÉMINISME

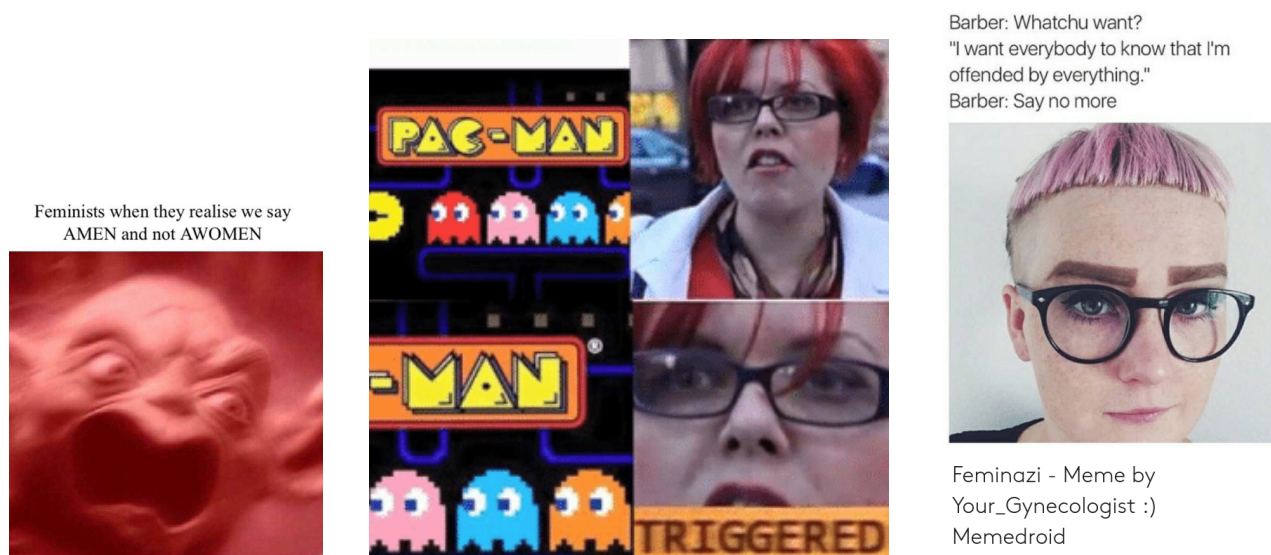


FIGURE 11. MÈMES LIÉS AU PHÉNOMÈNE DE *TRIGGERING* (SENTIMENT D'OFFENSE) ATTRIBUÉ AUX FÉMINISTES



FIGURE 12. MÈMES PORTANT SUR LES RAPPORTS CONFLICTUELS ENTRE HOMMES ET FÉMINISTES

Ces quatre ensembles de mèmes ne sont pas de simples illustrations humoristiques apparemment anodines et amusantes qui permettent d'utiliser des références à la culture populaire ; ils constituent de véritables chevaux de Troie cognitifs et affectifs qui permettent de faire passer des argumentaires de manière concentrée et pertinente du point de vue communicationnel et pragmatique (Shifman, 2013).

5. Discussion et conclusion

Comme le montre l'analyse du corpus, le terme *féminazi* est devenu particulièrement emblématique au sein du courant antiféministe en ce qu'il est utilisé afin de ridiculiser et de donner une mauvaise image du féminisme en tant que mouvement social et politique, tout en proposant un néologisme (Veale et Butnariu, 2010). Si l'accusation *féminazi* peut prendre différentes formes en fonction du contexte, il n'en reste pas moins qu'elle conserve toujours une charge profondément antiféministe, tout simplement parce que ce mot valise assimile le féminisme à un extrémisme. De ce point de vue, sa construction lexicale, qui combine *féminisme* et *nazi* dans une visée de métaphore injurieuse, parle d'elle-même (Plemenitaš, 2017). Bien souvent, comme on peut le voir à travers les mèmes, les féministes se retrouvent caricaturées à travers un processus d'énonciation ventriloque (Paveau, 2016) caractéristique d'une domination discursive d'un groupe sur un autre. Ceci est d'autant plus manifeste que les féministes constituent un groupe en lutte pour la reconnaissance de l'égalité des droits et d'un certain nombre de situations sociales, et représentent de ce fait un groupe dominé par un autre puisqu'il leur faut passer par un combat militant pour obtenir cette égalité et réparer une situation asymétrique.

Plus spécifiquement, l'évocation du terme *féminazi* peut également aller de pair avec l'évocation de la figure de la sorcière et, plus largement, rappeler un certain nombre de stéréotypes hystérisés. Il est d'ailleurs possible de discerner ces traits stéréotypiques dans les caricatures visuelles des mèmes, où la féministe est souvent représentée comme une femme aux cheveux courts, teints (de couleur rouge ou rose), à lunettes et en surpoids, avec des expressions faciales qui semblent exprimer la colère, émotion importante dans un esprit de rupture classique avec un comportement moins émotionnel et donc plus rationnel. Ainsi caricaturées en *féminazies*, les féministes deviennent des personnes avec qui il est impossible d'avoir un échange rationnel et qui ne seraient mues que par des affects extrêmes qui les empêcheraient d'avoir un comportement socialement acceptable. Il est également à noter que la construction lexicale *X + nazi* se retrouve aussi dans le terme *grammar nazi* en anglais, ce qui souligne le fait que dans un cas comme dans l'autre, c'est bien la prétendue (in)acceptabilité sociale du comportement qui détermine la construction du mot-valise – même si dans le cas du *grammar nazi*, il s'agit de rappeler la norme, alors que dans le cas des *féminazies*, il s'agirait plutôt de la dénoncer. Néanmoins, dans les deux cas, il s'agit de comportements qui seraient associés à des représentations d'exagération par rapport à ce qui est considéré comme « allant de soi ».

D'autre part, au sein du corpus, j'ai également pu repérer une mise en lien régulière avec d'autres luttes progressistes du même champ politique : on retrouve ainsi des amalgames réguliers avec le véganisme, l'antispécisme ou encore l'antiracisme. Par moments, certaines productions textuelles, comme le montrent les exemples cités précédemment, tentent également d'indiquer des différences entre un bon féminisme, qui serait adoubi par les hommes puisqu'il ne serait pas dangereux pour eux (et ne remettrait donc pas en question leur position dominante), et le féminisme, soit un féminisme extrémiste qui mettrait par ailleurs en exergue, en miroir, la fragilité masculine. Cependant,

plus largement, l'utilisation du terme *féminazi* est plutôt utilisé afin de ridiculiser les discours féministes.

Plus largement, la circulation du terme *féminazi* dans les discours, dans une optique postdigitale, témoigne également d'une forme de normalisation de la figure féminazie dans la culture populaire. Ainsi, à l'heure où j'écris ces lignes, un jeu vidéo indépendant intitulé *Feminazi : The Triggering* est disponible sur la plateforme vidéoludique Steam¹⁸ et semble mettre en scène l'évolution d'un personnage qui correspond à la caricature de la féminazie précédemment décrite, qui se retrouverait offensée par un ensemble d'éléments dans un univers plutôt citadin.



FIGURE 13. CAPTURE D'ÉCRAN DU JEU VIDÉO *FEMINAZI : THE TRIGGERING* SUR LA PLATEFORME STEAM

Derrière l'excuse de la justification humoristique et de la liberté de rire de tout se dissimule un discours spécifique antiféministe qui se retrouve incarné dans une forme particulièrement originale, qui met à la fois en lumière la pertinence de la théorie postdigitale ainsi que la variété des incarnations de l'antiféminisme.

Afin de compléter cette discussion et de l'enrichir d'un apport plus ethnographique et sociolinguistique, j'ai souhaité interroger une militante féministe afin d'obtenir son avis à propos de la circulation du terme *féminazi* et son ressenti en tant que féministe concernée par cette violence verbale. Flora G.

18. <https://steamcommunity.com/app/585550>

(le nom n'est pas reproduit *in extenso*) y évoque les particularités suivantes (reproduites sans altération du contenu)¹⁹ :

T'as le troll classique, qui vient lâcher son feminazi et puis s'en va.

T'as le troll lion de mer²⁰ qui va finir par te traiter de feminazi parce que tu refuses de continuer son petit jeu de harcèlement.

T'as la personne qui se sent humiliée au niveau argumentatif.

T'as la meuf qui vient défendre les hommes, et des fois fait des leçons de féminisme.

J'ai vu que le terme était d'abord un truc de droitard très à droite. Puis, je l'ai vu glisser vers la gauche, lentement mais sûrement, jusqu'à ce que tout le monde l'utilise pour disqualifier une parole ou une action féministe, surtout si cette parole ou action est critique.

En outre, le terme *féminazi* se retrouve également assimilé à celui de *social justice warrior*, qui est lié à une figure souvent représentée sous les mêmes traits que celle de la féministe féminazie. Cette représentation pose d'ailleurs également la question de l'insulte comme figure normalisée puisque c'est bel et bien l'injure qui va devenir une production discursive en circulation – une injure qui peut également être réutilisée sous la forme d'un retournement de stigmaté, comme cela a déjà été le cas par le passé pour d'autres termes comme *pédé* ou *gouine* (Nicaise, 2013), dans un processus de resignification (Paveau, 2019) permettant à des communautés victimes d'asymétrie et de discrimination de réutiliser un terme blessant pour en faire un signe de rassemblement identitaire et communautaire. Toutefois, dans un autre sens, la circulation abusive d'un terme comme *féminazi* peut également dissuader certaines femmes de revendiquer leur féminisme en rejetant la dénomination et en éprouvant des difficultés à adhérer à des discours qui servent pourtant la même cause que la leur en raison du découragement social provoqué par la violence verbale (Moi, 2006).

Pour conclure, la circulation abondante du terme *féminazi* comme injure antiféministe et témoin d'une forme de violence verbale particulièrement répandue semble également indiquer que le féminisme est en train d'atteindre sa cible, à savoir que ses luttes contre un modèle patriarcal dominant et bien implanté parviennent à obtenir suffisamment d'écho pour que ce modèle patriarcal, à travers les discours de ses thuriféraires, soit obligé d'adopter une posture de contre-attaque, phénomène que l'on retrouve, quasiment à l'identique, dans les controverses sur l'écriture inclusive en France

19. Conversation sur Facebook Messenger datant du 28 avril 2021. Il ne s'agit pas ici de faire une analyse ethnographique approfondie grâce à ce passage, qui présente le témoignage d'une seule personne. Il ne s'agit pas non plus de tirer des conclusions à portée généralisante, mais de présenter le point de vue d'une locutrice concernée par la question, ce qui permet une illustration complémentaire à l'analyse de corpus.

20. Ici, Flora évoque le procédé rhétorique de *sealioning*, qui consiste à exiger de son interlocuteur, sous couvert de désir de discussion, de la justification constante de son point de vue sans jamais avoir à devoir justifier le sien (Poland, 2016).

(Michaud, 2021). Si l'ensemble est lié à des processus de reconstruction de la réalité sociale à travers des effets discursifs pragmatiques (Kopytowska, 2015), il met également en lumière la tectonique des luttes et tensions sociales à travers l'utilisation d'une variété croissante de dispositifs plurimédias et plurimédias, qui vont du texte au jeu vidéo en passant par les mèmes. Cette incroyable variété doit encourager des études systémiques, susceptibles d'embrasser la circulation des discours dans une optique résolument postdigitale, où tous les moyens de communication sont bons pour installer, rejouer ou contester des rapports de pouvoir discursifs, même si l'analyste n'a pas forcément les ressources pour analyser ces moyens dans leur totalité.

Références

- Andersen, Christian Ulrik, Geoff Cox et Georgios Papadopoulos (2014), « Postdigital Research – Editorial », *A Peer-Reviewed Journal About Post-Digital Research*, vol. 3, n° 1, p. 4-7.
- Baker, Paul (2006), *Using corpora in discourse analysis*, Londres, Continuum.
- Barbazan, Muriel (2011), « Énonciation ou représentation du monde ? Le jeu dynamique de la construction du sens dans les échanges verbaux », *Cahiers de praxématique*, n° 56 (Énonciation, grammaire, discours, sous la dir. de Muriel Barbazan), p. 117-166.
- Bard, Christine, Mélissa Blais et Francis Dupuis-Déri (2019), *Antiféminismes et masculinismes d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Presses universitaires de France.
- Barel, Sophie (2019), « Qui est la féminazi ? », *En Marges !*, n° 2, disponible sur <https://enmarges.fr/2019/04/25/qui-est-la-feminazi/>. [Page consultée le 7 février 2022.]
- Bendinelli, Marion (2011), « Anglais de spécialité et logométrie. L'exemple des débats présidentiels américains », *Asp*, n° 60, p. 103-123.
- Cole, Kirsti K. (2015), « “It’s like she’s eager to be verbally abused”: Twitter, trolls, and (en)gendering disciplinary rhetoric », *Feminist Media Studies*, vol. 2, n° 15, p. 356-358.
- Cramer, Florian (2015), « What is “post-digital” », dans David Berry et Michael Dieter (dir.), *Postdigital aesthetics: Art, computation and design*, Londres, Palgrave Macmillan, p. 12-26.
- Descarries, Francine (2005), « L’antiféminisme “ordinaire” », *Recherches féministes*, vol. 18, n° 2 (*Images et sens*, sous la dir. d’Estelle Lebel), p. 137-151.
- Dupuis-Déri, Francis (2012), « Le discours de la “crise de la masculinité” comme refus de l’égalité entre les sexes : histoire d’une rhétorique antiféministe », *Cahiers du genre*, n° 52 (*Les antiféminismes*, sous la dir. d’Anne-Marie Devreux et Diane Lamoureux), p. 119-143.
- Fielitz, Maik et Reem Ahmed (2021), « It’s not funny anymore. Far-right extremists’ use of humour », *Radicalisation Awareness Network*, rapport pour la Commission européenne, Luxembourg, Office des publications de l’Union européenne, disponible sur https://ec.europa.eu/home-affairs/what-we-do/networks/radicalisation_awareness_network/ran-papers/far-right-extremists-use-humour-2021_en. [Page consultée le 7 février 2022.]
- Gal, Noam, Limor Shifman et Zohar Kampf (2016), « It gets better: Internet memes and the construction of collective identity », *New Media & Society*, vol. 18, n° 8, p. 1698-1714.
- Garric, Nathalie (2012), « Construire et maîtriser l’hétérogénéité par la variation des données, des corpus et des méthodes », *Langages*, n° 187 (*L’analyse de corpus face à l’hétérogénéité des données*, sous la dir. de Nathalie Garric et Julien Longhi), p. 73-92.
- Herring, Susan (2013), « Discourse in web 2.0: Familiar, reconfigured, and emergent », dans Deborah Tannen et Anna Marie Trester (dir.), *Discourse 2.0.: Language and new media*, Washington, Georgetown University Press, p. 1-26.

- Horan, Geraldine (2019), « Feminazi, breastfeeding nazi, grammar nazi. A critical analysis of nazi insults in contemporary media discourses », *mediAzioni*, n° 24, disponible sur <https://mediazioni.sitlec.unibo.it/index.php/no-24-2019/121-dossier-la-scortesia-linguistica.html>. [Page consultée le 7 février 2022.]
- Kopytowska, Monika (2015), « Mediating identity, ideology and values in the public sphere: Towards a new model of (constructed) social reality », *Lodz papers in pragmatics*, vol. 2, n° 11, p. 133-156.
- Longhi, Julien (2017), « Humanités, numérique : des corpus au sens, du sens aux corpus », *Questions de communication*, n° 31 (*Humanités numériques, corpus et sens*, sous la dir. de Julien Longhi), p. 7-17.
- Lorenzi Bailly, Nolwenn et Claudine Moïse (dir.) (2021), *La haine en discours*, Lormont, Le Bord de l'Eau.
- Michaud, Héloïse (2021), « Rhétoriques réactionnaires et antiféminisme en France : la controverse de l'écriture inclusive », *Politique et sociétés*, vol. 1, n° 40, p. 87-107.
- Moi, Toril (2006), « "I am not a feminist, but...": How feminism became the f-word », *PMLA*, n° 121, p. 1735-1741.
- Moïse, Claudine, Nathalie Auger, Béatrice Fracchiolla et Christina SchultzRomain (dir.) (2008), *La violence verbale*, Paris, L'Harmattan.
- Nicaise, Sarah (2013), « Imbrication des rapports sociaux de domination dans l'engagement "gouine" », *Raison présente*, n° 186 (*Les conflits dans les mouvements sociaux*, sous la dir. de Xavier Dunezat et Eisa Galerand), p. 49-60.
- Olson, Candi Carter et Victoria LaPoe (2017), « "Feminazis", "libtards", "snowflakes" and "racists": Trolling and the spiral of silence effect in women, LGBTQUIA communities, and disability populations before and after the 2016 election », *The journal of public interest communications*, vol. 2, n° 1, p. 116-132.
- Paveau, Marie-Anne (2016), « Parler du burkini sans les concernées. De l'énonciation ventriloque », *La pensée du discours*, disponible sur <http://penseedudiscours.hypotheses.org/4734>. [Page consultée le 7 février 2022.]
- Paveau, Marie-Anne (2019), « La resignification. Pratiques technodiscursives de répétition subversive sur le web relationnel », *Langage et Société*, n° 167 (*Discours numériques natifs. Des relations sociolangagières connectées*, sous la dir. de Marie-Anne Paveau), p. 111-141.
- Pepperell, Robert et Michael Punt (2000), *The postdigital membrane: imagination, technology and desire*, Bristol, Intellect.
- Plemenitaš, Katja (2017), « Metaphorical elements in gendered slurs », *British and American Studies*, n° 23, p. 207-217.
- Poland, Bailey (2016), *Haters: Harassment, abuse, and violence online*, Lincoln, University of Nebraska Press.

- Reinert, Max (1990), « ALCESTE – une méthodologie d’analyse des données textuelles et une application : Aurélia de Gérard de Nerval », *Bulletin de méthodologie sociologique*, n° 26, p. 24-54.
- Rodriguez-Sanchez, Francisco, Jorge Carillo-de-Albornoz et Laura Plaza (2020), « Automatic classification of sexism in social networks: an empirical study on twitter data », *IEEE Access*, n° 8, p. 219563-219576.
- Rosier, Laurence (2012), « Introduction », *Argumentation et analyse du discours*, n° 8 (*Insulte, violence verbale, argumentation*, sous la dir. de Laurence Rosier), disponible sur <https://journals.openedition.org/aad/1321>. [Page consultée le 7 février 2022.]
- Shifman, Limor (2013), « Memes in a digital world: Reconciling with a conceptual troublemaker », *Journal of Computer-Mediated Communication*, n° 18, p. 362-377.
- Singh, Kavita (2018), « Fragmented portrayal of women in popular culture », *Artistic narration*, vol. 1, n° 9, p. 19-26.
- Veale, Tony et Cristina Butnariu (2010), « Harvesting and understanding on-line neologisms », dans Alexander Onysko et Sascha Michel (dir.), *Cognitive perspectives on word formation*, Berlin/New York, Mouton De Gruyter, p. 399-420.
- Wagener, Albin (2017), « Lauren Mayberry vs. 4chan’s online misogyny: a critical discourse analysis perspective », *Lodz papers in pragmatics*, vol. 2, n° 13, p. 303-325.
- Wagener, Albin (2019), « Pragmatique discursive du témoignage numérique : sexisme ordinaire dans le tumblr “Payetafac” », *Interfaces numériques*, vol. 2, n° 8, p. 343-364.
- Wagener, Albin (2020), « Mèmes, gifs et communication cognitivo-affective sur Internet. L’émergence d’un nouveau langage humain », *Communication*, n° 37 (*Croire en la technologie : médiatisation du futur et futur de la médiatisation*, sous la dir. de Mihaela-Alexandra Tudor et Stefan Bratosin), disponible sur <https://journals.openedition.org/communication/11061>. [Page consultée le 7 février 2022.]